

QUAND LES « AUTRES MAÎTRES DE L'INDE » S'EXPOSENT AU MUSÉE DU QUAI BRANLY... OU L'HISTOIRE D'UNE RÉVÉLATION EN MATIÈRE D'ARTS PREMIERS

L'exposition « Autres Maîtres de l'Inde » qui se tient au Musée du Quai Branly du 30 mars au 18 juillet 2010 constitue en France l'un des grands moments artistiques qui a mis en lumière et en scène l'art tribal et rural contemporain de l'Inde. D'emblée, les grandes statues votives *Bhutas* du Karnataka incarnant la puissance énigmatique de l'esprit des ancêtres précèdent un univers de



© M.J. Guézennec

créatures fabuleuses - tel *Paphal* le serpent mythique - surgies de la forêt qui côtoient les chevaux monumentaux et hiératiques du culte *Ayyanar*, que l'on peut rencontrer à certains carrefours des routes du Tamil Nadu. La sobriété épurée des figures et motifs rythmiques dansant sur les toiles brunes et blanches de *Jivya Soma Mashe*, le plus grand artiste *Warli*, compose avec l'exubérance colorée et l'imaginaire fantastique du *Bestiaire* de *Jangarh Singh Shyam*, chef de file des artistes *Gond*. Au symbolisme plus abstrait des représentations cosmogoniques peintes par les artistes des Iles Nicobar sur des planches *hentakoi*, utilisées pour la divination, répondent les paravents ajourés et les panneaux muraux blanchis à la chaux, ornés de personnages naïfs et colorés, dans les créations poétiques et en relief de *Sundaribai*, une artiste tribale inspirée par la talentueuse *Sonabai* qui fut l'initiatrice de cette tradition, dans le district de *Sarguja* (*Chhattisgarh*).

L'excellence de la beauté simple et authentique, les subtilités formelles ou l'exultation colorée d'une très grande diversité d'œuvres d'art ainsi que le choix de leur mise en scène, résolument moderne, dans ce Musée parisien des « Arts Premiers » méritent d'être salués car c'est, sans aucun doute, l'une des plus belles expositions de la Saison 2010. (MJG)

Pour mieux comprendre la genèse et la patiente gestation de cette exposition, aussi rare qu'exceptionnelle, placée sous la direction de Dr. Jyotindra Jain, le Commissaire Principal de l'exposition, Mireille-Joséphine Guézennec a interviewé Jean-Pierre Mohen, Commissaire de l'exposition pour la France ainsi que Vikas Harish, le Conseiller scientifique. En tant que spécialistes d'art ancien et d'archéologie ainsi que de muséologie et d'art contemporain, ils ont conjointement œuvré sous la direction de Dr. J. Jain dont les travaux éminents et les réalisations sur l'art tribal et autochtone de l'Inde sont très reconnus.

Entretien avec Vikas Harish Conseiller scientifique de l'exposition

M.J. Guézennec – Pouvez-vous dire dans quel contexte s'inscrit le choix de cette exposition "Autres Maîtres de l'Inde" qui a lieu au Musée du Quai Branly et dont le thème est entièrement dédié à l'art tribal ou mieux, vaudrait-il dire, aux arts premiers et contemporains de l'Inde ?

Vikas Harish – « Autres Maîtres de l'Inde » est une exposition consacrée à l'art rural et tribal de l'Inde. Le contenu de cette exposition définit bien son contexte, puisque l'Inde est aussi renommée pour ses formes d'arts classiques et également pour ses différentes expressions contemporaines en matière d'art et de cinéma. Cependant l'Inde rurale et tribale est demeurée inchangée, même sous le poids des invasions importantes et de la colonisation, car c'est la tradition qui orchestre la créativité. Nous contemplons les temples et leurs sculptures ou les palaces somptueux, mais il y a une autre Inde qui est très vibrante, créative et exemplaire. Le choix de cette exposition est fondé sur cette idée. En Occident nous avons différentes approches de l'Inde, cependant c'est la première fois que sa dimension rurale et tribale est pré-



Sculptures Bhuta ou Demeures des esprits - Karnataka

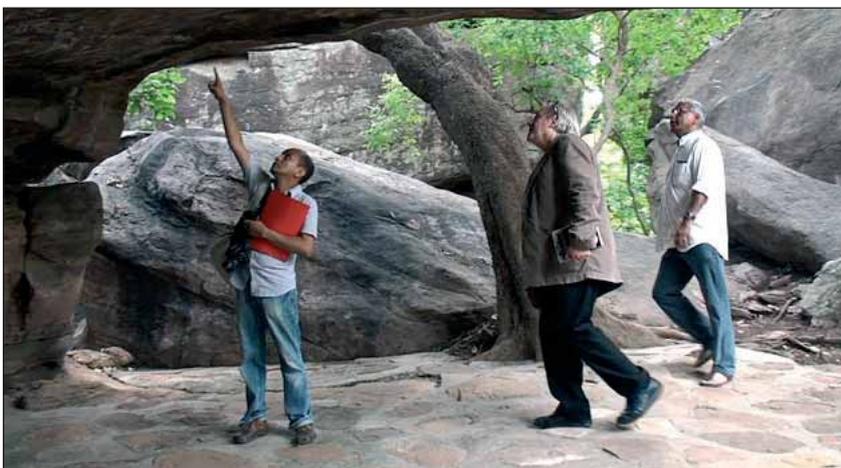
sentée avec une telle ampleur. Cette dimension contemporaine est ici sous-jacente de par son actualité contextuelle tribale et rurale, car ici l'art est non seulement défini par la tradition mais également au travers de ses expressions contemporaines.

MJG – En tant que conseiller scientifique de l'exposition, vous avez travaillé en collaboration étroite avec Dr J. Jain et Mr J.P. Mohen, les commissaires respectifs de l'exposition pour l'Inde et pour la France, pouvez-vous dire qu'elle a été votre démarche et

quelles ont été les principales étapes pour la conception et la réalisation de cette exposition ?

VH. – J'ai en effet travaillé de façon très étroite avec Dr. Jain et Dr. Mohen pour élaborer tout d'abord un premier descriptif de l'exposition. Cela a consisté à choisir les objets et même à identifier les artistes qui seraient invités pour réaliser des oeuvres. A chacune des étapes, j'ai été étroitement associé à Dr. J. Jain qui, en tant que Conservateur Principal, nous a donné les thématiques d'ensemble. En premier lieu, j'ai commencé à travailler sur les collections des bronzes Bastar que possède le Musée du Quai Branly. Cependant nous avons très vite réalisé que cela n'était pas suffisant et nous avons cherché à établir des liens avec les collections privées et publiques en Inde, mais également en Angleterre, en Allemagne, en Autriche ainsi qu'en France bien sûr.

Une fois que nous avons identifié ces objets, les structures pour l'exposition ont été conçues par des architectes. Parallèlement l'équipe a travaillé soit sur les textes de



J.P.Mohen et V.Harish à Bimbetka



©Ph. Prediger

Le serpent mythique (Manipur)

l'exposition, soit sur ceux du catalogue. Mais je dois avouer que plus la date de l'inauguration approchait, plus nous avons mis l'accent sur toutes ces préparations, conjointement, au fur et à mesure que les choses se mettaient peu à peu en place pour faire de cette exposition ce qu'elle est : captivante !...

MJG – A plusieurs reprises au cours de ces dernières années vous avez été amené à vous rendre en Inde pour rencontrer des artistes qui allaient être les acteurs de l'exposition. Comment avez-vous déterminé le choix des styles, les œuvres et les artistes ? Leur avez-vous demandé de créer des œuvres nouvelles pour l'exposition? De leur côté comment percevaient-ils le projet d'une exposition à Paris ?

VH – En fait les choix n'ont pas été du tout difficiles. Les artistes présents dans cette exposition sont tous des maîtres renommés qui représentent chacun un rameau de leur tradition avec leur manière propre de dépeindre et d'exprimer leur domaine contemporain. Ils puisent tous leur inspiration artistique dans l'héritage du rituel pour lui donner une expression plus profane. Au fur et à mesure que l'on

travaillait sur l'exposition et plus spécialement au cours de nos visites des artistes dans leur village en Inde, il nous est apparu évident qu'il y avait un judicieux mélange entre la tradition et leur expression subjective qui en découlait pour s'orienter vers des formes contemporaines. Chaque artiste, et tout particulièrement ceux qui ont été invités à Paris pour l'inauguration, tels Jivya Soma Mashe, Sundari Bai ou Mohan Lal étaient très fiers de montrer leurs créations sur le lieu-même de l'exposition. Cependant je n'oublierai jamais les propos de Sundari Bai qui disait que – « *dans l'enceinte même du musée ses œuvres semblaient différentes de celles qu'elle avait réalisées* ».



©Ph. Prediger

Chevaux et divinités Ayyanar

MJG – Le titre "Autres Maîtres de l'Inde" est en lui-même très évocateur, cela revient à accorder à l'art et aux créations des populations tribales de l'Inde, une reconnaissance et une place éminente. Est-ce aussi en raison du statut particulier des populations « Adivasis » qui, en Inde, ont préservé leurs traditions ? On sait qu'ils sont aujourd'hui quelque 60 millions dispersés dans différentes régions de l'Inde...

VH – Pour ces communautés, la tradition est un mode de vie à part entière. Elle est constituée par l'ensemble de leur vie socio-culturelle, de leurs aspirations spirituelles ainsi que de leur répartition démographique. Quand nous prenons en compte cette définition de la tradition qui dépasse celle du simple héritage ancestral, il n'est pas surprenant de comprendre pourquoi ces traditions ont survécu. Elles sont ancrées dans la nature même de ces communautés. Et comme ces communautés vivent éloignées des villes, l'isolement géographique s'avère également un facteur bénéfique pour préserver leur culture. Par conséquent, ce terme « Autres » est devenu pour nous très important, pas seulement parce qu'ils conservent cette altérité au regard de la vie urbaine, ou parce qu'ils sont différents par leur

culture et certaines pesanteurs coloniales, mais aussi parce que ces "autres" sont également très qualifiés, bien que non reconnus par les arts contemporains. S'ils demeurent "autres" c'est que le plus souvent ils sont ignorés, non par leur manque de créativité, mais en raison du choix des académies urbaines et des spécialistes qui les gardent à l'écart des sélections artistiques contemporaines.

MJG - En Inde qu'il s'agisse de l'art classique ou de l'art "tribal", le rituel et le quotidien, le sacré et le profane sont toujours reliés. Est-ce un trait de l'âme indienne que de toujours associer cette dimension sacrée et symbolique avec le côté prosaïque de la vie, ou encore le spirituel et le matériel? En tant que muséologue indien pouvez-vous nous éclairer sur ces liens encore plus forts dans les arts traditionnels qui sont ici présentés ?

VH - La création artistique dans l'Inde rurale et tribale était aussi une expression de leur lien avec le divin. Depuis toujours, les artistes créaient des figures votives ou religieuses. Celles-ci ne sont pas forcément repérables par rapport à l'Hindouisme mais elles sont en consonance avec leur identité culturelle et religieuse. Si l'on prend l'exemple du tigre dans le sous-



Jivya Soma Mashe et son petit fils

continent indien, on voit par exemple dans la région Bastar où vivent les Gonds, que le tigre s'avère être la principale divinité de la forêt : il est donc vénéré en premier. On retrouve ceci également chez les Warli dans le Maharashtra et même dans le sud de l'Inde. Leur lien ancestral avec la nature s'exprime par le biais de cet animal. Le tigre devient synonyme de leur respect vis-à-vis de la forêt. C'est une relation quasi-personnelle qu'ils ont avec la nature car pour beaucoup de communautés elle fait partie de leur héritage ancestral.

De même le cheval assume cette connotation de « monture » des esprits, ceci est venu du Nord vers le

Sud de l'Inde, aussi les chevaux sont-ils différemment dépeints selon les cultures. La perspective sous-jacente est que ces communautés ont une aspiration spirituelle qui se mêle à leur vie de tous les jours, aussi n'est-il pas surprenant de voir qu'ils passent aisément du sacré au profane dans un même cadre temporel.

Aujourd'hui ces communautés sont également concernées par les éléments de la modernité ; par exemple l'arrivée des avions ou la présence des trains interviennent dans leur création comme porteur de rêves inaccessibles ou encore comme métaphore d'un voyage possible sur le plan physique ou psychologique. L'un des traits constants est que depuis les temps immémoriaux leurs expressions dépeignent la compréhension qu'ils ont de leur environnement. Et même là où les objets de la modernité indiquent l'arrivée de la société urbaine, ceux-ci se fondent étroitement avec l'expression de leurs divinités autochtones.

MJG - J'ai été tout particulièrement sensible à la puissance sobre et à la beauté des œuvres de Jivya Soma Mashe qui peint avec des couleurs ocres, du blanc et qui se sert également de la bouse de vache pour représenter des fi-



Artistes invités au Musée

eph. Prediger



Oeuvre de Jivya Soma Mashe

gures et des motifs répétitifs et traditionnels, et lui aussi intègre des images tout à fait contemporaines, les trains ou les avions comme vous le dites... Est-ce une vision plus spécifique à J. S. Mashe que nous avons également rencontré lors de l'inauguration, puisque le Musée du Quai Branly l'a invité en France ?

V.H. – Jivya Soma Mashe, est originaire de la tribu des Warli du Maharashtra, et il est le premier homme qui s'est mis à peindre dans une communauté où ces peintures murales rituelles étaient traditionnellement exécutées par des femmes à l'occasion des rites. Cependant son désir de peindre est venu des angoisses d'une enfance très difficile, de la nécessité de s'exprimer, or le seul moyen auquel il a pensé fut la peinture. Il a complètement changé le support des murs qui sont devenus du papier ou du tissu, mais le plus important c'est qu'il a rompu avec la tradition de la peinture rituelle du divin pour inclure ses narrations, l'histoire de sa vie, des récits traditionnels incluant les mythes, mais aussi une interprétation de sa vision des « autres », les urbains. Ses œuvres peuvent avoir une parenté stylistique avec les peintures ancestrales des caves que nous rencontrons dans le monde et même en Inde, à Bhimbetka par exemple, même si ce n'est pas un lien qu'il établirait de lui-même. Ceci est

mon analyse personnelle. Jivya Soma Mashe est le précurseur d'un courant de la tradition qui redéfinirait une forme de l'art.

MJG – Pensez-vous que cette exposition majeure et première sur cette forme d'art tribal qui se tient actuellement dans une capitale Européenne, à Paris précisément, va susciter une certaine prise de conscience en Occident et, en retour, pourra-telle contribuer à instaurer une reconnaissance encore plus officielle de ces arts premiers, parallèlement aux formes d'arts classiques que nous connaissons bien de l'Inde ? Même si d'ailleurs en Inde, il existe déjà pour l'art tribal des efforts de reconnaissance en ce sens...

VH – Il est vrai qu'il y a déjà en Inde une forme de reconnaissance officielle avec les organisations des

Nations Unies ou avec d'autres instances. Néanmoins, je pense que cette exposition aura un rôle bien plus important à jouer. En transportant ces œuvres, hors du cadre de leur expression existentielle, dans un espace d'art contemporain, nous avons maintenant créé un événement international reconnaissant officiellement l'existence de cette forme d'art séparée mais qui, au demeurant existe, au même titre que les écoles majeures d'art. Ceci est certainement le plus grand achèvement, car désormais il deviendra difficile de les vouer à l'oubli. De toute évidence, je m'attends maintenant à voir leurs créations contemporaines apparaître dans les Foires d'art ou dans les Biennales du monde entier. Si elles ont été présentées ici, c'est uniquement en raison de leur valeur esthétique car nous n'avons cherché ni à les projeter, ni à les glorifier.

MJG – Une dernière question, plus personnelle cette fois, et destinée au muséologue que vous êtes, puisque vous nous avez dit avoir consacré 4 ans de votre temps à penser cette exposition et à y travailler avec des collaborateurs français et indiens, en quoi ce cheminement intellectuel et artistique va-t-il laisser son empreinte? Vers quels projets avez-vous désormais l'intention de vous orienter ?



©M.J. Guézennec

Ma vie de Jivya Soma Mashe

VH – En effet, lorsque j'ai commencé à travailler sur cette exposition, il y a 4 ans, j'arrivais avec mon expérience des arts classiques de l'Inde. Je m'étais ainsi beaucoup impliqué dans le domaine des arts modernes et contemporains et ce de façon internationale. Cependant le fait de travailler sur cette

exposition m'a permis de redécouvrir une certaine humilité en matière de création artistique. Ceci est quelque chose que je ne pourrai plus jamais oublier. Je pense que la seule façon d'avancer est de documenter le plus possible ces formes d'art pour continuer la recherche de ces expressions indivi-

duelles exemplaires. A vrai dire, j'ai déjà commencé cette démarche dans le cadre d'un documentaire* que France 5 a réalisé dans le cadre de cette exposition. Cela devrait porter ses fruits dans le futur par l'intermédiaire de films ou d'écrits...c'est le temps qui le dira !

Jean-Pierre Mohen, *Commissaire de l'exposition*, nous livre ses impressions que suscite cette exposition

Archéologue de renom, Conservateur général du Patrimoine, actuellement en charge de la rénovation du Musée de l'Homme, Jean-Pierre Mohen qui est aussi Commissaire de l'exposition « Autres maîtres de l'Inde », répond à quelques questions que nous lui avons posées sur les lieux même de l'exposition au Musée du Quai Branly.

M.J. Guézennec – Lors du vernissage de l'exposition, vous m'avez confié qu'il s'agit d'un évènement qui a pour vous un caractère très émouvant... Comment accueillez-vous l'avènement de cette exposition désormais en place au Musée du Quai Branly dont vous êtes aussi l'un des initiateurs ?

J.P.Mohen – Le caractère "émouvant" de l'évènement que constitue la présence de l'exposition "Autres Maîtres de l'Inde" dans la grande salle d'exposition temporaire du Musée du quai Branly, vient de l'aboutissement d'un rêve profond qui s'est approfondi à mesure que je me suis rendu en Inde. Avec l'ICOM (International Comity of Museum), réuni à Delhi et Calcutta j'avais conclu un échange entre le Centre de recherche et de restauration des Musées de France que je dirigeais alors, et une collaboration avec les Musées nationaux indiens. Outre les rencontres de professionnels, la visite dans la vallée de l'Indus, de sites de la culture préhistorique en particulier Dolavira, a été une révélation ; dans la même région, je rencontrais les membres des sociétés autochtones dans leur dignité et leur beauté. Lors d'un

autre voyage, nous avons un échange avec un centre de recherche à Bubaneshtar, et là aussi je découvrais les populations si variées d'Orissa, à l'est. Chaque fois que je passais à New Delhi, je visitais le Handicraft Museum de Delhi, qui m'a permis de faire connaissance de son créateur, Jyotindra Jain ; il m'avait conseillé de visiter aussi le centre muséographique de Bhopal où je découvrais les peintures préhistoriques de Bhopal et de Bhimbetka. Un passage chez les Warli de l'ouest, complétait mon expérience de ces communautés si dignes et si riches de traditions. J'avais alors le projet de partager et d'approfondir, dans le cadre d'une exposition, cette expérience d'admiration de ces populations qui sont autant porteuses des manières du passé et en même temps sujets d'inspiration de la modernité, surtout en art.

MJG – Quels ont été pour vous les temps forts ou les moments décisifs de cette rencontre avec cette forme des arts premiers de l'Inde ?

JPM – Le projet qui a mûri pendant quelques années, s'est réalisé grâce à Jyotindra Jain qui m'a reçu chez



Peinture de Madhu Chitrakar

lui et grâce à Vikas Harish qui m'a traduit de nombreux textes. Les équipes du Musée du quai Branly sous la direction de Stéphane Martin ont favorisé le montage de cette exposition qui révèle le lien entre des formes culturelles propres à chacune de ces ethnies, qui se sont formées avec le temps et des projections actuelles et parfois artistiquement contemporaines. La richesse des cultures est d'être authentique dans la relation personnelle et collective.

©M.J. Guézennec



Antilope de Jangarh Singh Shyam

MJG – De par votre métier centré sur les recherches archéologiques et votre grande proximité avec les œuvres d'art qui appartiennent à l'histoire ancestrale des peuples et de l'Humanité, je pense que la fréquentation et la découverte de ces oeuvres indiennes, à la fois autochtones et contemporaines, ont encore nourri votre pensée et votre vision intérieure. Quelles sont les réflexions que vous aimeriez partager avec nous ?

JPM – A la découverte de ces oeuvres indiennes, j'ai été ému de pouvoir faire la relation entre des formes de culture ancienne et parfois très ancienne et des comportements actuels. Aujourd'hui, cette perception du temps qui influe, parfois inconsciemment, sur nos valeurs personnelles et sociales, modèle nos mentalités et nos sensibilités, plus qu'on ne le pense. Et j'ai été surpris de comprendre que des formes traditionnelles des cultures « populaires » étaient aussi riches et actuelles dans nos pensées contemporaines. De plus, la variété des expressions de ces groupes, montre des trouvailles d'adaptation aussi inventives que poétiques pour être en harmonie avec l'environnement naturel et humain. J'ai vu de nombreuses personnes, adultes et enfants, dans

certains de ces villages du Gujarat ou d'Orissa, dignes et enjoués pour les plus jeunes. Des rencontres au Musée de Bhopal et dans celui de Dehli, avec certains de ces groupes m'ont montré une grande curiosité qui était d'ailleurs réciproque pour communiquer malgré les difficultés des langues : il y avait toujours quelque possibilité de se comprendre et quand on y parvenait, c'était l'éclat de rire. J'ai perçu aussi les difficultés de vie quotidienne de plusieurs de ces interlocuteurs, et compris à Dehli, les difficultés économiques pour ces personnes devant s'adapter aux dures conditions de la vie moderne, qu'elle soit rurale ou urbaine.

J'ai ressenti comme un honneur de pouvoir modestement, participer à

cette exposition du Musée du Quai Branly, grâce à son président, Stéphane Martin, avec Jyotindra Jain et Vikas Harish qui ont été mes guides dans la découverte de « ces autres Maîtres ». Et j'ai éprouvé un commun espoir quand j'ai compris le ferment culturel que ces populations traditionnelles portaient en elles, ces savoir-faire et ces sensibilités qui inspirent aujourd'hui des artistes originaires de ces villages « Adivasi » comme Sundaribai, Mohanlal, Jivya Soma Mashe qui nous ont fait l'honneur de venir inaugurer l'exposition du Musée du Quai Branly et fait comprendre combien ces représentants des cultures et des savoirs faire des sociétés traditionnelles de l'Inde, avaient le statut de nos artistes modernes et qu'ils contribuaient chacun à faire vivre l'esprit « Adivasi », vision si originale et dont nous avons besoin aujourd'hui pour comprendre la diversité humaine. □

* Voir l'interview de M.J. Guézennec consacré à Gilles Moisset, réalisateur pour France 5 du documentaire « Inde à la découverte des Adivasis » dans le Numéro précédant des « Nouvelles de l'Inde » (N°399).

Propos recueillis par Mireille-Joséphine GUEZENNEC



Panneaux muraux et paravents de Sundaribai (Sarguja)

©M.J. Guézennec